

MADemoiselle JULIE

STRINDBERG / JACQUES VINCEY

Création du 2 au 19 novembre 06 au Théâtre Vidy-Lausanne

Puis en tournée en novembre-décembre-janvier 2006

Du 23 au 25 nov. Théâtre J. Vilar (Suresnes)

Les 28 et 29 nov. L'Hexagone, Scène nationale de Meylan

Le 5 dec. Maison des Arts (Thonon)

Les 8 et 9 dec. La Coupole (Saint-Louis)

Du 13 au 15 dec. Le Festin-CDN (Montluçon)

Le 19 dec. Théâtre La Passerelle, Scène nationale de Gap

Le 13 janvier, DSN Dieppe Scène nationale

Le 30 janvier 07, Théâtre de l'ONDE, Vélizy-Villacoublay

production compagnie Sirènes **coproduction** Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E, L'Hexagone, Scène nationale de Meylan, Maison des Arts-Thonon, Théâtre de l'Onde-Vélizy-Villacoublay. Avec le soutien de la DRAC Ile-de-France – ministère de la culture et de la communication et du Théâtre Suresnes Jean-Vilar. La Compagnie Sirènes / Jacques Vincey est artiste associé à la Scène nationale d'Aubusson.

contact production, diffusion : Emmanuel Magis
tél : 06 63 40 64 68 / e-mail : emmanuel.magis@free.fr

MADemoiselle JULIE

de **August STRINDBERG**

traduction Terje Sinding

mise en scène Jacques VINCEY

avec

Cécile Camp

Mélanie Couillaud

Vincent Winterhalter

collaboration artistique Véronique Caye - **scénographie** Pascale Stih, Jacques Vincey –
lumière Marie-Christine Soma - **musique, son** Frédéric Minière, Alexandre Meyer –
costumes Claire Risterucci - **maquillage** Paillette **assistante lumière** Anne Vaglio
direction de production Emmanuel Magis

production compagnie Sirènes **coproduction** Théâtre Vidy-Lausanne

E.T.E, L'Hexagone, Scène nationale de Meylan, Maison des Arts–Thonon, Théâtre de l'Onde–Vélisy-Villacoublay. Avec le soutien de la DRAC Ile-de-France – ministère de la culture et de la communication et du Théâtre Suresnes Jean-Vilar.

. La Compagnie Sirènes / Jacques Vincey est artiste associé à la Scène nationale d'Aubusson.

Entretien avec Jacques Vincey – septembre 2006.

Né à Annecy, Jacques Vincey fait des études de lettres, avant d'entrer au Conservatoire de Grenoble. Il joue notamment avec Patrice Chéreau, Bernard Sobel ou encore Luc Bondy. Ces expériences d'acteur avec différents metteurs en scène le nourrissent et alimentent progressivement son désir de mener un projet de son origine jusqu'à son aboutissement. En 1995, il crée la Compagnie Sirènes. Il monte plusieurs spectacles dont *Gloria* de J.M. Piemme invité au festival d'Avignon en 2001, *Saint Elvis* de S. Valletti qu'il crée à Rio de Janeiro en 2002 et dernièrement *Le Belvédère* de Ö. von Horvath qui se joue à Paris et en tournée en France... Par ailleurs, il collabore avec Muriel Mayette à la mise en scène de *Chat en Poche* (G. Feydeau) et met en scène avec elle *Les danseurs de la pluie* (K. Mainwaring) à la Comédie Française. Il est également assistant d'André Engel sur deux spectacles. Aujourd'hui, il nous livre ses impressions sur sa nouvelle création, *Mademoiselle Julie*...

Comment *Mademoiselle Julie* s'inscrit dans votre parcours ?

Par boutade, j'affirme toujours monter une pièce parce que je ne la comprends pas ! En fait, ce sont l'acuité et la persistance des questions que me pose un texte qui me poussent à rassembler une équipe d'acteurs et de collaborateurs pour chercher concrètement avec moi sur le plateau ; pour creuser, approfondir et nous approprier intimement ces questions afin de pouvoir ensuite les restituer au public enrichies de notre travail commun.

J'ai lu *Mademoiselle Julie* pour la première fois il y a une vingtaine d'années, et, depuis, les interrogations de Strindberg n'ont cessé de m'accompagner. Elles sont le fait d'un homme qui cherchait rageusement à comprendre, à saisir ce qui se cachait derrière la surface des êtres et des choses. Cette quête effrénée, et parfois désespérée, nourrit aujourd'hui notre travail d'une formidable vitalité.

Mademoiselle Julie est l'une des pièces les plus connues de Strindberg. Comment expliquez-vous qu'elle fit scandale les premières fois qu'elle fut jouée (fin du XIX^e siècle) ?

Strindberg ne s'embarrasse pas des convenances. Il dissèque les rapports humains à la manière d'un anatomiste : c'est dans la chair, les os et les nerfs qu'il cherche une réponse. Comme sur un champ de bataille, il met en présence des forces brutes, contradictoires, irréconciliables. Il expose les désordres amoureux, sexuels de ses trois personnages avec une crudité qui ne pouvait que faire scandale à l'époque.

La fille du comte couche avec son domestique et l'ordre établi en est bouleversé. Il faut inventer de nouvelles règles : qui doit obéir à qui, et pourquoi ? qui est le maître et qui est l'esclave ? Cette « guerre des sexes », ce « combat des cerveaux » ébranlent non seulement les fondements moraux, mais aussi l'organisation sociale et politique de la société. Il est intéressant de se demander comment ce scandale résonne aujourd'hui, dans un monde où les frontières entre privé et public sont de plus en plus poreuses...

Selon vous, les trois personnages principaux, (Julie, Jean et Kristin) nous « constituent tous intimement » ? En quoi, justement, nous ressemblent-ils ?

Julie, la fille du comte, « ne croit plus à rien » : son éducation et les valeurs qu'on lui a inculqué sont balayées par la réalité. Elle ne peut plus vivre. Jean, le domestique, croit avant toute chose en lui-même et en l'avenir (Strindberg dit qu'il est un « fondateur de races ») ; son ambition et son intelligence lui permettent de s'adapter au monde tel qu'il est. Kristin, la cuisinière, est celle qui ne doute pas, qui croit en Dieu et s'accroche à des principes ; elle sait où est sa place et a la sagesse de s'y tenir. Strindberg parle de lui dispersé dans ces trois personnages. Mais il parle aussi de moi ! Suivant les moments de ma vie, de ma journée, je me sens plutôt comme Julie, comme Jean ou comme Kristin. J'essaie de trouver une harmonie entre ces trois archétypes de notre humanité : le « samouraï », le « commerçant » ou le « croyant »... Cette pièce est fondamentale parce qu'elle plonge jusqu'aux racines de ce qui nous constitue tous intimement. C'est pour ça que c'est un classique qui traverse les âges. Tout le monde connaît cette pièce – ou croit la connaître – mais, avant tout, chacun s'y reconnaît.

Ces différences de caractère ne sont-elles pas révélatrices de nos contradictions ?

Absolument. Et Strindberg est quelqu'un qui avait beaucoup de mal à vivre, c'était un homme extrêmement tourmenté et le théâtre était une manière pour lui d'épingler ses démons sur la scène de manière à pouvoir vivre, ou survivre... C'était un moyen d'objectiver, d'avoir prise sur tout ça.

Pour quelle raison Strindberg qualifie-t-il cette pièce de « tragédie naturaliste » ?

Une des caractéristiques de la pièce est sa concentration : l'action se déroule en une nuit dans un lieu unique. Les personnages sont pris dans un engrenage, une mécanique qui les dépasse. Nous sommes dans les codes de la tragédie classique.

Quant au naturalisme, il faut le comprendre dans le sens où Strindberg affirmait qu'« il faut se faire naturaliste pour devenir mystique »... Nous sommes loin du courant esthétique initié par Zola, à la même époque en France ! Strindberg s'accroche au réel pour traquer tous les aspects cachés, tous les signes, tous les mystères qui pourraient donner un sens à l'existence et arracher les racines de ce mal qui nous conduit inéluctablement à une déviation toujours reproduite.

Strindberg dissèque l'être humain, le montre sous une lumière crue. Mais laisse-t-il tout de même une place au rêve ?

Strindberg nous donne l'illusion de la réalité, mais il s'accorde la liberté du rêve. *Mademoiselle Julie* part d'une situation très réelle (dans une cuisine, pendant la nuit de la Saint-Jean), mais progressivement dérape, glisse vers d'autres mondes. Ainsi les situations, les objets prennent des proportions subjectives... Le naturalisme bascule vers l'expressionnisme, le lyrisme, le symbolisme... La pièce échappe sans cesse à une appréhension univoque. Elle est irréductible à un sens, une esthétique, un parti pris rassurant... C'est ce bouillonnement qui fait sa puissance. Il faut coller à cette écriture, se coltiner à son instabilité, assumer ses ruptures de style et ses changements de registre. Ils sont le signe de la rage de Strindberg à vouloir nous restituer sa vision du monde jusque dans ses contradictions. Sa lucidité est celle des voyants et des médiums beaucoup plus que des psychologues ou des sociologues : elle déborde largement le bon sens et le bon goût !

Dans cette volonté de mettre à nu l'âme humaine, n'y a-t-il pas le risque, en tant qu'acteur, et metteur en scène, d'exagérer le naturel des personnages ?

On ne peut pas tricher avec cette pièce ! On ne peut que partir de la vérité des situations et de la présence des corps sur le plateau. Nous

devons cheminer sur un terrain instable, explorer des codes de jeu différents, prendre le risque des ruptures et des contrepoints. Il s'agit de porter le texte sans le surcharger d'une interprétation qui l'anecdotise. Surtout ne pas stagner dans la sentimentalité ! Il faut dépasser le pathos et le pathologique pour parvenir au tragique. Il faudrait arriver à cette limite où la fiction devient translucide, où on oublie les personnages pour ne plus voir qu'un homme et une femme engagés dans une lutte à mort...

Le dispositif scénographique ingénieux, une cuisine suspendue entre ciel et terre, laisse entrevoir au public un hors champ mystérieux...

Cette cuisine est un espace intermédiaire entre le logement des domestiques et les appartements du comte. Un purgatoire entre le « haut » et le « bas », l'ascension et la chute. Un lieu confiné où la parole se libère au cœur d'un hors champ menaçant, peuplé des spectres du passé, du fantôme du comte, des ragots des autres domestiques et des esprits de la Saint-Jean...

Cette cuisine est un cadre qui concentre le regard, un « tableau vivant » dans lequel les personnages se débattent, mus par des forces qui les dépassent les débordent.

Le spectateur se retrouve à la fois témoin et voyeur : il voit à travers et au-delà des murs...

Jacques Vincey

Propos recueillis par Marie Bertholet (Theatre Vidy-Lausanne)

Notes complémentaires

MADemoISELLE JULIE

Tragédie naturaliste – 1888

Mademoiselle Julie est une pièce de guerre.

Guerre des sexes qui s'attirent et se repoussent sauvagement.
Guerre des cœurs et de la raison.
Guerre des cerveaux engagés dans une lutte à mort pour la domination.

La pièce démarre pourtant dans l'euphorie de la fête de la Saint Jean.
Julie, fille du comte, danse avec les paysans et les domestiques.
Dans la cuisine, Jean et sa fiancée Christine critiquent l'attitude de leur maîtresse.
Julie fait irruption et séduit Jean.
Jean couche avec Julie.
L'ordre des choses est bouleversé : il faut inventer de nouvelles règles.
Faut-il partir ? Faut-il rester ? Qui doit obéir à qui ? Qui est le maître et qui est l'esclave ?
Julie exige de Jean qu'il lui ordonne de se trancher la gorge.

Strindberg s'inspire d'un fait divers et le hisse jusqu'à la tragédie. Il puise dans les petites histoires la matière brute qu'il passe au tamis de sa sensibilité et de son intelligence pour en restituer l'essence fondamentale. Le concentré ainsi obtenu est puissant et dangereux. Il déstabilise plus qu'il ne rassure. Il ne résout rien, n'explique rien. Une fatalité pèse sur ces personnages qui se heurtent désespérément aux conventions et qui perdent définitivement leurs illusions dès lors qu'ils réalisent leurs rêves.

“ J'ai laissé les cerveaux travailler d'une façon irrégulière. ”

Strindberg décrypte la réalité avec une rage et une lucidité qui ne s'embarrassent pas de cohérence. La confusion, la pluralité de points de vue est exposée crûment. A chacun de choisir “ le mobile qu'il saisira le plus facilement ou qui honorera ses talents d'analyste ”.

Mademoiselle Julie est une pièce trouble et troublante.

Strindberg la qualifie de naturaliste, mais c'est d'un “ naturalisme halluciné ” dont il s'agit. Il se projette tout entier dans son théâtre comme dans un refuge d'où il peut se venger impunément d'une vie qui l'écorche vif. Il nous donne l'illusion de la réalité, mais il s'accorde la liberté du rêve. Il nous montre le décor et son envers. Les personnages épinglés dans son petit théâtre intime disent tout et spécialement ce que l'on tait lorsqu'on reste dans les limites de la conscience, du bon goût et de la bienséance. Les situations, les objets prennent des proportions subjectives : la préparation abortive de Christine est prémonitrice de la mésalliance de Jean et Julie, les bottes du comte ont un poids symbolique qui fait courber l'échine de son valet chaque fois qu'il les aperçoit, la décapitation du serin préfigure le suicide de Julie...

La pièce est un précipité de mots et d'images, de situations et de sentiments.

Mademoiselle Julie est une pièce hétérogène.

Elle est irréductible à un sens, un parti pris, une formule définitive. Elle fuit, échappe sans cesse à une appréhension univoque. Ecrite après ses premiers drames épiques et avant les pièces expressionnistes, puis symbolistes de la fin de sa vie, elle porte en elle les germes de l'évolution formelle du théâtre jusqu'à aujourd'hui. C'est ce bouillonnement qui fait sa puissance. Il faut se coltiner au foisonnement de cette écriture et assumer la rage de Strindberg à vouloir nous restituer sa vision du monde jusque dans ses contradictions. Il faut prendre le risque de pénétrer “ dans sa tête ”, dans une forme libérée de la censure du conscient.

Mademoiselle Julie est une pièce en suspension.

Toute l'action se déroule dans la cuisine. Un espace intermédiaire entre les logements des domestiques et les appartements du comte. Un purgatoire entre “ le haut ” et “ le bas ”, l'ascension et la chute. Un lieu confiné où la parole se libère.

La nuit de la Saint Jean, on racontait que l'eau de source se transformait en vin et les fougères en fleurs. Un moment magique, “ entre chien et loup ”, une nuit blanche qui modifie la perception du temps.

Cette cuisine sera suspendue entre ciel et terre, en apesanteur dans les limbes du théâtre. Un cadre qui concentre le regard au cœur d'un hors champ menaçant, peuplé des spectres du passé, du fantôme du comte, des ragots des autres domestiques et des esprits de la Saint Jean...

Dans ce “ tableau vivant ” les personnages sont mus malgré eux par ces forces qui les dépassent, les débordent. Leur âme est un “ conglomérat de civilisations passées et actuelles, de bouts de livres et de journaux, des morceaux d'hommes, des lambeaux de vêtements du dimanche devenus haillons, tout comme l'âme elle-même est un assemblage de pièces de toute sorte. ”

Aux acteurs de prendre en charge ce patchwork qui déborde la psychologie pour atteindre aux fondements de la nature humaine et aux conflits qui nous constituent tous intimement.

Là encore, nous devons cheminer sur un terrain instable, explorer des codes de jeu différents, prendre le risque des ruptures et des contrepoints.

Notre enjeu sera de concentrer les rapports des personnages en un jus très puissant, de dépasser l'anecdote et la sentimentalité, de décapiter le réalisme et le naturalisme pour parvenir à l'épuration, c'est-à-dire à la violence et à la crudité de la réalité “ toute nue ”.

“ Nous voulons voir les fils, la machinerie, explorer la boîte à double fond, toucher l'anneau magique pour trouver le sommeil, glisser un regard dans les cartes pour voir qu'elles ont bien été truquées ” A. Strindberg

Jacques Vincey, octobre 2005

Compagnie Sirènes direction artistique Jacques Vincey

Comédien, il joue au théâtre sous la direction de Patrice Chéreau (*Les Paravents*), Bernard Sobel (*La Charrue et les Etoiles*, Hécube), Robert Cantarella (*Baal, Le Voyage, Le Siège de Numance, Le mariage, l'affaire et la mort, Algérie 54-62*), Luc Bondy (*L'Heure où nous ne savions rien...*), André Engel (*Leonce et Lena, Le Jugement dernier*), Gabriel Garran, Laurent Pelly, Hubert Colas... Au cinéma et à la télévision, il a tourné notamment avec Arthur Joffé, Peter Kassowitz, Alain Tasma, Luc Beraud, Nicole Garcia, Christine Citti, Alain Chabat, François Dupeyron...

1995

fondation de la Compagnie Sirènes

1997-98

Opéra Cheval de Jean-Charles Depaule (création), mise en scène Jacques Vincey

Création au Festival Turbulences–Strasbourg puis reprise au Théâtre de l'Echangeur–Bagnolet en 1998.

Erotologie classique, mise en scène Jacques Vincey

création Festival Trafics–Nantes

2001

Les Danseurs de la pluie de K. Mainwaring (création), mise en scène Murielle Mayette et Jacques Vincey

création au Théâtre du Vieux Colombier–Comédie Française

Gloria de Jean-Marie Piemme (création)

création Ménagerie de Verre–Paris puis reprise au Festival Frictions–Dijon, Festival d'Avignon In, Festival de Pierrefonds, La Mousson d'Été

2001-02-04

Saint Elvis de Serge Valletti (création), mise en scène Thierry Trémouroux et Jacques Vincey

création à Rio de Janeiro dans le cadre de Tintas Frescas–AFAA et du festival Rio Cena Contemporanea et en tournée brésilienne.

Reprise en France en 2004 à BSN–Annecy, au Théâtre de l'Union–Centre dramatique national du Limousin et au Cargo/Festivalletti–Grenoble.

production Compagnie Sirènes, L'Acte **coproduction** Centre Dramatique National de Savoie, Bonlieu Scène nationale–Annecy. Avec le soutien de l'AFAA et de l'Alliance Française de Rio de Janeiro.

2004/05 – 2005/06

Le Belvédère d'Ödön von Horvath, mise en scène Jacques Vincey

création au CDDB-Théâtre de Lorient puis tournée à DSN–Dieppe Scène nationale, TDB–CDN de Dijon, L'Hexagone, Scène nationale de Meylan, Théâtre des 2 Rives–Rouen, CDN de Thionville (26 dates).

reprise saison 2005/06 au Théâtre de Gennevilliers puis tournée à la Maison des Arts de Thonon-Evian, L'Espace Pluriel de Pau, l'ACB, Scène nationale de Bar-le-Duc, Théâtre Antoine-Vitez–Aix-en Provence (25 dates).

production Compagnie Sirènes **coproduction** Théâtre Dijon Bourgogne–CDN, CDDB–Théâtre de Lorient–CDN, L'Hexagone–Scène nationale de Meylan, DSN–Dieppe Scène nationale, Centre Dramatique régional Théâtre des 2 Rives, Théâtre en Région / Région Haute-Normandie. Avec le soutien de la DRAC Île-de-France–ministère de la Culture et de la Communication, et avec la participation artistique du Jeune Théâtre national

2006/07 – 2007/08

Mademoiselle Julie de Strindberg, mise en scène Jacques Vincey

Création au théâtre Vidy-Lausanne puis tournée.

Reprise saison 2007/2008 pour 20 représentations.

production compagnie Sirènes **coproduction** Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E, L'Hexagone, Scène nationale de Meylan,

Maison des Arts–Thonon, Théâtre de l'Onde–Vélisy-Villacoublay. Avec le soutien de la DRAC Île-de-France – ministère de la culture et de la communication et du Théâtre Suresnes Jean-Vilar. La Compagnie Sirènes / Jacques Vincey est artiste associé à la Scène nationale d'Aubusson.

2007/08 – 2008/09

Madame de Sade de Yukio Mishima mise en scène Jacques Vincey

Création du 7 au 11 avril 2008 au Centre Dramatique de Thionville-Lorraine puis à la Comédie de Picardie et au Théâtre de Vidy-Lausanne.

Reprise octobre 2008 au Théâtre de la Ville–Paris puis tournée (en cours).

production compagnie Sirènes **coproduction** Centre Dramatique Thionville–Lorraine, Comédie de Picardie, Théâtre Vidy–Lausanne, Théâtre de la Ville–Paris, Scène Nationale d'Aubusson, Théâtre du Beauvaisis Avec le soutien de la DRAC Île-de-France–ministère de la culture et de la communication.

Jacques Vincey est également le collaborateur artistique de Muriel Mayette lors de la création de *Chat en poche* de Feydeau créé à la Comédie-Française (Théâtre du Vieux Colombier) en 1999 et l'assistant d'André Engel en 2001-02 pour *Leonce et Lena* de Büchner et pour *Le Jugement dernier* de Horváth présentés au Théâtre de l'Odéon.

Déchirés entre honte et mépris, répulsion et attirance, Julie (Julie Delarme) et Jean (Vincent Winterhalter) sont tour à tour bourreau et victime, maître et esclave. Sans rédemption.

Mademoiselle Julie

Jacques Vincey signe une mise en scène qui pénètre jusque dans les fibres de la pièce de Strindberg, avec une grande finesse.

Une paire de bottes. Droites, arrogantes. Cavalièrement dressées dans la superbe de leur mise impeccable, lustrées par un halo de lumière, à l'avant-scène. Inamovibles insignes du pouvoir du comte, à la fois respecté et convoité par son valet Jean, fiers totems de la domination paternelle et masculine, à la fois exécrée et désirée par sa fille Julie. Témoins muets d'une nuit noire où l'existence bascule... Voilà condensé en une image l'un des enjeux de la pièce de Strindberg, qui broie désirs, ordre social, honneur et ambition en une poudre si puissante qu'elle ébranle les sens et l'esprit jusqu'au vertige. Car la tragédie de Mademoiselle Julie n'est pas de s'être offerte à son domestique, entraînée par l'alcool d'une nuit de la Saint-Jean enfiévrée. Non, elle est de ne pas pouvoir assumer son acte, de rêver de grandeur d'âme et de se lier aux mâles visées d'un boutiquier, de se griser d'idéal quand l'époque exige ruse et pragmatisme. Seul l'amour aurait pu anoblir ce geste et masquer sous son voile sublime les visages griffés par la contradiction. « Quelle horrible puissance m'a poussée vers vous ? La faiblesse attirée par la force ? Celle qui tombe vers celui qui monte ! Ou était-ce l'amour ? L'amour, ça ? Vous savez ce que c'est, l'amour ? » s'écrie-t-elle. L'amour ? Une dévoration, un jeu de domination-soumission, une guerre des sexes qui s'attirent et se repoussent...

Une lutte chargée d'ambiguïtés et d'hésitations

Femme éprise d'indépendance, marquée par un roman familial complexe, Julie frappe du pied sa révolte bravache contre le patriarcat mais s'effare dès que murmure le qu'en dira-t-on, mais s'affole comme une enfant abandonnée dès que son identité sociale menace de céder. Lui cherchait à s'élever grâce à leur union, elle a jeté son orgueilleuse détresse dans ses bras. L'étreinte scandaleuse a bouleversé l'ordre établi. « Je ne veux plus rester dans cette maison ; si on ne peut même pas respecter ses maîtres ! » lance Christine, la cuisinière, troisième personnage de ce huis-clos. Pourtant, tous restent prisonniers des schèmes mentaux, s'y cognent et s'y abiment, violemment. Sans doute est-ce là la portée subversive de la pièce, écrite en 1888. Jacques Vincey en décante toute l'essence, forte et amère. Il écarte naturalisme et sentimentalisme, qui réduiraient à l'anecdote ce fait divers cynique, pour pénétrer dans un espace mental, là où s'affrontent à poings nus les forces contraires de chaque être. Structurée par la scénographie, qui place la cuisine, lieu confiné du drame, dans un castelet suspendu à mi-hauteur, la mise en scène fendille toute interprétation monolithique et tient l'équilibre entre abstraction et jeu incarné. Julie Delarme (Julie), belle, hardie, tantôt carnassière, tantôt pitoyable ingénue, et Vincent Winterhalter (Jean), tout à la fois vaniteux, l'échine courbée et vil calculateur, donnent corps à cette lutte chargée d'ambiguïtés et d'hésitations, sous le regard de Cécile Camp (Christine), observatrice impitoyable. Déchirés entre honte et mépris, répulsion et attirance, haine et fascination, ils sont tour à tour bourreau et victime, maître et esclave. Sans rédemption.

Gwénola David